



Les bibliothèques pour enfants en France,
création et développement de l'Heure joyeuse :

L'ÉPOQUE DES PIONNIERS

par Marguerite Gruny

A l'Heure joyeuse vers 1930.

Photo André Kerítész.

*En 1924, âgée de 19 ans, Marguerite Gruny
ouvrait la bibliothèque de l'Heure joyeuse rue Boutebrie
à Paris, avec Claire Huchet et Mathilde Leriche.*

Elle y est restée bibliothécaire jusqu'en 1968.

*Ce texte est celui d'une conférence de Marguerite Gruny
lors des journées d'études organisées par la Joie par les livres
en avril 1985 sur les bibliothèques enfantines.*

*L'assistance avait été sous le charme de cette conteuse
devenue conférencière.*

Quand les bibliothécaires de ma génération, et même plus jeunes, entrent aujourd'hui dans une bibliothèque municipale ouverte à tous — enfants comme adultes — ils ne peuvent qu'éprouver un mélange d'étonnement et de satisfaction : partout un étalage de revues et de livres pimpants, variés, souvent coûteux, à portée de main et bien classés ; des catalogues à jour, des sièges accueillants, une moquette étouffant le bruit des pas ; bref, un air de confort et de gaieté dont le public peut bénéficier pendant des journées entières ; et, veillant sur ce bel ensemble, des bibliothécaires préparés à leur tâche.

Alors les bibliothécaires de ma génération, et même plus jeunes, ne peuvent manquer de les comparer aux bibliothèques de leur jeunesse ouvertes au grand public deux heures le soir et le dimanche matin, ces bibliothèques appelées volontiers « populaires ». C'étaient, généralement au fond d'un couloir d'école ou de mairie, des collections de livres reliés en toile noire, pas toujours en bon état, séparés par une barrière de l'usager. Celui-ci, admis à partir de seize ans, pouvait les choisir d'après un catalogue sur registre des plus sommaires et les emprunter après avoir rempli un bulletin qu'il remettait au responsable : l'instituteur ou l'employé de mairie chargé de cette fonction moyennant une maigre indemnité.

Pour les enfants, il y avait bien eu à partir de 1862, dans les écoles communales, ce qu'on appelait des « armoires-bibliothèques », mais ces modestes créations étaient tombées en décrépitude, et moi qui fus élève dans trois écoles — à la campagne, à Paris et en banlieue avant la guerre de 14 — je n'en garde que le souvenir d'un « Sans famille » qu'une institutrice sortait en effet d'une petite armoire plus remplie de cahiers et de morceaux de craie que de livres ; un « Sans famille » disloqué qu'une écolière lisait à haute voix pendant les cours de couture.

Inutile de vous dire que plus d'un Français — bibliothécaires, hommes politiques, sociologues, enseignants — acceptait mal une telle médiocrité, une telle pauvreté, une telle carence. Vous pouvez vous informer à ce sujet dans les ouvrages de Noë Richter, conservateur en chef des bibliothèques de l'université du Maine, qui s'est fait l'historien des bibliothèques populaires et de la lecture publique en France. Mais sans doute connaissez-vous déjà, au moins de nom, deux des plus énergiques contestataires : Eugène Morel et Ernest Coyecque, car ils furent mêlés aux premières créations en France de bibliothèques modernes de lecture publique et donc de bibliothèques pour enfants.

Eugène Morel, bibliothécaire à la Bibliothè-

que nationale, décrit longuement en 1910, dans « La Librairie publique », les *public libraries* anglo-saxonnes, entre autres les sections « juvéniles » des bibliothèques américaines, et, en conclusion, il s'éleva véhémentement contre l'immense retard de la France dans ce domaine.

Le livre d'Eugène Morel n'obtint pas que des louanges, tant s'en faut ! Parmi les bibliothécaires notamment, s'il fut bien accueilli par les uns, il irrita certains conservateurs de grandes bibliothèques d'étude et de documentation, et le mécontentement de ceux-ci, il faut bien le dire, n'était pas entièrement sans raisons. Quoi ! Morel prônait la création de bibliothèques pour tous dans toute la France alors que leurs établissements manquaient de crédits ! qu'il leur devenait souvent impossible de satisfaire complètement les élites du pays ! Les masses studieuses, elles, pouvaient s'instruire dans les bibliothèques populaires. Quant aux lectures des enfants, elles devaient dépendre des membres de l'Enseignement.

Ernest Coyecque, adepte, lui, sans restriction des thèses d'Eugène Morel, était un brillant chartiste nommé, à la veille de la guerre de 14, chef du Bureau des bibliothèques de la Ville de Paris et du Département de la Seine, puis inspecteur, poste qu'il occupa jusqu'à sa retraite en 1924. Dès sa nomination, il s'appliqua à moderniser les bibliothèques relevant de son autorité, les municipales, ces « cimetières de livres » comme il les appelait. Hélas ! sans beaucoup de résultats : les temps étaient peu favorables, et les autorités politiques et administratives ne s'enthousiasmaient guère pour une cause défendue par lui avec acharnement.

Mais un événement capital allait inaugurer une ère nouvelle dans l'histoire des bibliothèques de notre pays et apporter à Eugène Morel et à Ernest Coyecque l'appui qui leur manquait. Ce fut dans l'immédiat après-guerre l'apport des Etats-Unis à la France : d'abord la création dans le Soissonnais, par

le Comité Américain des Régions Dévastées, de cinq bibliothèques avec section pour enfants et d'un bibliobus chargé de porter des livres aux villageois à travers les routes défoncées ; puis la création, par la même œuvre, de la bibliothèque Fessart à Paris.

Je vois encore les bibliothèques de Soissons et de la rue Fessart telles qu'elles se présentaient alors dans leur baraquement de planches, avec leurs tables rondes ou rectangulaires en bois verni, mobilier classique des bibliothèques d'outre-Atlantique au début du siècle, imité plus tard par notre fabricant Borgeaud. Certes les livres ne se présentaient pas aussi gaiement que ceux d'aujourd'hui. Vendus pour la plupart uniquement brochés à cette époque, ils avaient été reliés en toile marron, rouge, verte, bleu foncé à l'exception des dictionnaires, des livres d'art, des ouvrages pour enfants, achetés directement dans des cartonnages ou reliures d'éditeurs généralement rouges ou verts rehaussés de quelques lettres d'or. Leur aspect vous semblerait terne aujourd'hui, mais il paraissait alors chatoyant.

Ces bibliothèques eurent un succès considérable auprès des adultes comme des enfants. On pouvait y venir de longues heures par jour, choisir soi-même ses livres directement sur les rayons en s'aidant de catalogues clairs et complets, toujours bien accueilli par les bibliothécaires américaines comme par les françaises que les premières formaient aux techniques modernes pour les remplacer quand, selon les conventions passées avec les villes respectives, viendrait pour elles le temps de retourner dans leur pays. Jamais on n'avait vu en France pareilles institutions. Et voici qu'en 1922 une autre œuvre américaine, le Book Committee on Children's Libraries, présidé par Caroline Griffiths, veuve d'un consul, parlait maintenant de créer à Paris une bibliothèque modèle pour enfants, comme l'Heure joyeuse qu'elle avait ouverte à Bruxelles. Elle offrait à la Ville de Paris deux mille livres et le mobilier, assurait la formation du personnel et l'entre-

tien de la bibliothèque pendant un an. La Ville de Paris, de son côté, s'engageait à fournir le local et à reprendre à sa charge la nouvelle Heure joyeuse après le retrait de l'organisme fondateur.

Claire Huchet fut chargée d'organiser la future institution, puis de la gérer, ce qu'elle devait accomplir jusqu'en fin décembre 1928, avant son mariage et son départ pour les Etats-Unis où elle devint critique et auteur de livres pour enfants. Quand le Book Committee l'engagea, elle avait séjourné comme étudiante en Amérique et savait donc bien l'anglais, condition importante à une époque où tous les livres de bibliothéconomie étaient anglais ou américains. Ses études complétées par un stage à la section « jeunesse » de la bibliothèque de Croydon — banlieue londonienne — et par l'acquisition d'un diplôme technique anglais, elle revint à Paris en avril 1923 et me proposa de devenir son assistante.

C'est ce même printemps que s'ouvrit à Paris l'Ecole américaine de bibliothécaires grâce en grande partie aux efforts du Comité des Régions Dévastées et aux encouragements d'Ernest Coyecque et Eugène Morel ; une école qui devait durer six ans et dont plusieurs élèves — presque uniquement des femmes — contribuèrent, elles aussi par la suite, au développement de la lecture publique en France.

Il me fut possible d'y suivre des cours tout en recevant de Claire Huchet les rudiments du métier, complétés ensuite par un stage à l'Heure joyeuse de Bruxelles. Par chance, je n'étais pas tout à fait novice en la matière : Eugène Morel m'avait un moment demandé de l'aider à la bibliothèque municipale de Levallois-Perret où il avait appliqué pour la première fois en France la classification décimale — et, par chance encore, je savais assez bien l'anglais ayant, au sortir du lycée, passé l'année scolaire précédente à Londres comme professeur de français dans un cours privé. La pensée de servir dans une bibliothèque pour enfants me plaisait tant que lor-

squ'une personnalité de l'Ecole américaine m'offrit deux postes nettement plus avantageux, mais dans des services pour adultes, je les repoussai sans hésiter, et pas seulement en raison de mon engagement auprès de Mrs Griffiths. Si j'insiste, peut-être un peu trop, sur cette question personnelle, c'est qu'au cours des trente années qui suivirent, nous avons souvent été frappées par le manque d'intérêt de la plupart des jeunes bibliothécaires — presque uniquement des femmes à cette époque — à l'égard des bibliothèques pour enfants, comme si cette catégorie professionnelle, selon l'expression d'un jeune homme haut gradé qui aurait pourtant bien aimé s'y engager, n'était pas « considérée noble ».

Aujourd'hui cette conception semble heureusement s'être renversée : la lecture publique a reçu ses lettres de noblesse et les bibliothèques pour enfants avec elle ! Claire Huchet et moi, comme vous tous maintenant, nous y voyions l'un des moyens les plus sûrs de répandre la culture dans tous les milieux, et c'est avec enthousiasme que nous nous mîmes à préparer l'Heure joyeuse dans une salle de classe inoccupée mise à notre disposition. Je tapais sur fiches le catalogue annoté. Claire faisait rentrer les livres, travail ardu car la critique des ouvrages pour enfants n'existait pas encore. La directrice de l'Heure joyeuse lisait à une cadence vertigineuse, jusque dans le métro, le train... Il m'était impossible de la suivre. Heureusement pour nous, la littérature enfantine était peu abondante ; ses lacunes nous embarrassaient même parfois. De plus, comme l'âge d'inscription de nos futurs lecteurs avait été fixé à seize ans inclus, nous pouvions nous tourner pour eux vers les grands classiques dont la lecture à cette époque, semble-t-il, était nettement plus recommandée aux lycéens qu'aujourd'hui. Mais dans notre choix, il fallait nous montrer très prudents, ne heurter personne dans ses convictions morales, religieuses, philosophiques. Il était nécessaire, entre

autres, d'écarter toute allusion à la sexualité : les parents se montraient alors très pointilleux sous ce rapport et devaient le rester encore de longues années.

Et certes, l'avenir justifia notre circonspection. Quelques parents, d'ailleurs plus paternels que sévères à notre égard, nous firent retirer des rayons certaines œuvres. Ainsi, un journaliste juif, père d'une fille de quatorze ans, critiqua notre choix d'« Eaux printanières » de Tourguéniev où un jeune homme, pour son malheur, se laisse entraîner par une jeune femme un peu vamp. « *Excellent exemple pour les garçons, protestions-nous. — Très malsain pour les filles !* » répliquait-il. L'organiste d'une église proche, père d'un fils de quinze ans — mais là nous n'avons pas cédé — admit mal sur nos rayons le théâtre de Musset, jugé par lui immoral. Et, bien sûr, il y eut des sectaires pour déplorer la place faite à telle idéologie trouvée insuffisamment représentée par d'autres... La culture artistique des enfants de milieu populaire était alors inexistante, les reproductions de nus les choquaient. Combien de fois avons-nous entendu des petites filles marmotter : « *Oh ! il y a des livres vilains par là !* » « Par là », le coin des livres d'art... et le plus « vilain » d'entre eux était un ouvrage sur la sculpture grecque que les grands garçons au contraire s'arrachaient, mais ils le regardaient en le dissimulant à demi avec leurs avant-bras comme s'ils se sentaient coupables, et il ne leur venait pas à l'esprit de l'emprunter : qu'aurait-on dit chez eux !

Ces quelques exemples vous montrent combien de questions se posaient à nous quand nous choissions les livres de la future création. Elles nous ont d'ailleurs toujours préoccupées par la suite, et nous n'avons jamais mis un livre sur les rayons sans l'avoir examiné soigneusement et établi sa fiche critique en essayant d'être aussi objectives que possible. Mais est-il nécessaire de développer ici cette face de notre tâche ? Vous en connaissez les difficultés, car si certaines

considérations que nous devons aborder ont disparu pour vous, d'autres ont surgi : aux protections d'autrefois, parfois sottes mais du moins bien intentionnées, ont succédé, sans remparts pour la majorité des enfants, l'étalage de la sexualité et le spectacle de la violence et des turpitudes humaines qui ne doivent certes pas faciliter pour vous le choix des livres. Pas plus que certaines productions qui semblent, au contraire, prendre les enfants pour des débiles mentaux !

Entre nos travaux de lecture, de catalogage et autres, nous nous exerçons à raconter des histoires aux enfants, conscientes que « l'heure du conte », comme dans les sections « jeunesse » d'outre-Atlantique, jouerait un rôle relativement important à l'Heure joyeuse. Notre champ d'action était la bibliothèque américaine de Paris créée pour les citoyens des Etats-Unis résidant en France. Puis ce furent des mairies et des jardins parisiens après les propositions d'Ernest Coyecque, toujours prêt à encourager les initiatives favorables aux bibliothèques publiques. Mais je ne m'étendrai pas davantage sur cet épisode relaté ailleurs.

Pendant ce temps l'aménagement de l'Heure joyeuse se poursuivait rue Boutebrie, presque à l'angle du boulevard Saint-Germain, dans le préau d'une école primaire désaffectée qui s'ouvrait d'un côté sur une cour plantée d'arbres. Si la façade grise et vieillotte manquait d'attrait, la salle paraissait cossee, presque luxueuse, avec ses hautes fenêtres, son parquet ciré et ses meubles en chêne verni — dont quatre tables rondes et deux rectangulaires — venus d'Amérique. Malheureusement, à part un petit vestiaire-lavabo et une cave pour le calorifère, aucune dépendance n'avait été prévue.

L'inauguration approchait. C'est à ce moment que Mathilde Leriche se joignit à nous. Tout en donnant des leçons particulières, elle passait alors avec succès des certificats de licence en vue d'embrasser le professorat, mais les divers aspects du travail dans une



L'Heure joyeuse en 1930.

bibliothèque pour enfants la séduisirent, elle aussi : le rôle pédagogique, bien sûr, mais encore l'étude de la littérature enfantine comme elle le prouva par la suite en devenant également auteur et critique de livres pour enfants. Elle s'appêta donc à entreprendre sa formation technique.

Le 12 novembre 1924 l'Heure joyeuse s'ouvrit, inaugurée le matin par de nombreuses personnalités américaines et françaises, du monde de la politique, de l'administration et des lettres. Et l'on entendit des discours, beaucoup de discours, dont un d'Eugène Morel qui se terminait par un appel presque pathétique à nos futurs lecteurs : « *Enfants, expliquez ce qu'est une bibliothèque publique à tous ces vieux qui ne veulent pas comprendre* ». La presse, bien sûr, relata l'événement, et Henri Lemaître, compagnon de luttes d'Eugène Morel et d'Ernest Coyecque, décrivit longuement, dans la « *Revue des bibliothèques* » qu'il dirigeait, la cérémonie ainsi que l'organisation de la nouvelle institution.

Le soir même, Claire Huchet, Mathilde Leriche et moi, nous recevions nos premiers lecteurs, des garçons de l'école rue Saint-Jacques. Puis, les jours suivants, d'autres se

présentèrent, le jeudi et le samedi après-midi surtout : écoliers, lycéens, des garçons principalement. La bibliothèque, selon les principes américains, était ouverte de longues heures, de 9 heures 30 à 18 heures 30, sauf le dimanche, mais très vite Claire Huchet comprit la nécessité de prolonger l'horaire jusqu'à 19 heures tant étaient nombreux les écoliers inscrits dans leur école à l'étude du soir, et d'autres autorisés à ne se rendre rue Boutebrie qu'une fois leurs devoirs achevés.

Les motivations de nos lecteurs étaient variées. Il y avait, bien sûr, l'attrait des livres pour les lecteurs passionnés, les esprits curieux, ces enfants qui font le bonheur des bibliothécaires et dont le spectacle ne lasse jamais : ceux, pourtant bien approvisionnés en livres par leur famille mais qui n'en ont « jamais assez », comme ceux qui en étaient jusqu'alors dépourvus. Et un assez grand nombre de nos fidèles appartenaient à cette seconde catégorie. Le quartier Saint-Séverin, avant la guerre, n'avait pas du tout l'aspect cosmopolite et touristique d'aujourd'hui : les maisons du XVII^e et du XVIII^e siècle, restaurées et transformées depuis, abritaient

une population en général peu aisée qui contrastait avec la bourgeoisie intellectuelle des boulevards Saint-Germain et Saint-Michel. Or dans ces milieux d'artisans, d'employés modestes, de petits commerçants, bien rares étaient les ménagères disposées à acheter des livres comme on en voit aujourd'hui dans les magasins et les grandes surfaces ; les livres représentaient pour elles un luxe — inutile même — et leurs enfants devaient se contenter d'illustrés qu'ils se repassaient entre eux. Aussi, pour les démunis avides de lecture, quelle joie d'entrer à l'Heure joyeuse !

Un autre attrait était la mixité, aimant si puissant chez les adolescents que quelques-uns d'entre eux trichèrent sur leur âge pour être admis. C'est qu'à cette époque, en dehors de leur famille, garçons et filles vivaient séparés ; séparés dans les établissements scolaires, séparés dans les patronages du jeudi, séparés dans les mouvements scouts alors en plein essor. Aussi, avec quel plaisir ils se rencontraient à la bibliothèque ! Les filles se montraient discrètes dans l'expression de leur satisfaction, mais les garçons souvent ne cachaient pas leur félicité ; combien nous l'ont confié depuis ! « *On venait à la bibliothèque plus pour parler avec des filles que pour lire !* » Mais l'époque était chaste, et si de tendres liens se nouèrent, il semble bien qu'ils restèrent toujours dans les limites de la très pure idylle.

Toutefois la mixité n'alla pas sans inconvénients. D'abord, elle n'était pas toujours bien admise par les éducateurs (dont les parents), et si les filles furent moins nombreuses à s'inscrire, c'est que, plus tenues que les garçons, elles n'obtenaient pas toujours l'autorisation parentale réglementaire. On vit aussi de déplaisants petits drames de la jalousie, dus au manque d'habitude des jeunes de se trouver ensemble, et même parfois de violentes querelles à la porte de la bibliothèque. Aussi, quand la bibliothèque de la mairie du cinquième fut quelque peu modernisée, avons-nous profité de l'occasion

pour abaisser à quinze ans l'âge limite de l'inscription. Les difficultés dues à la mixité ne furent pas forcément toutes résolues, mais elles n'eurent pas la même ampleur et nous absorbèrent moins.

Nos lecteurs étaient donc attirés par les livres et par la mixité, mais encore par la liberté dont ils jouissaient à la bibliothèque alors que les principes d'éducation étaient le plus souvent rigides dans les établissements scolaires et dans les familles. Les jeunes, en général, ne pouvaient guère prendre d'initiatives ouvertement ; ils étaient peu consultés, n'osaient exprimer que rarement leurs désirs et leurs critiques. A l'Heure joyeuse, nous étions trop convaincues de l'utilité de certaines réformes — nous adhérons à un mouvement, la Nouvelle Education, qui les préconisait — pour ne pas introduire dans notre méthode le bienfaisant apprentissage de la liberté avec ses joies mais aussi ses devoirs. Dès leur inscription — ils devaient savoir lire pour être admis — nos adhérents s'engageaient : « *En écrivant mon nom dans ce livre, je deviens membre de l'Heure joyeuse et promets de prendre soin des livres et d'aider les bibliothécaires à rendre notre bibliothèque agréable et utile à tous.* »

Rendre la bibliothèque agréable et utile à tous ! autrement dit respecter d'abord l'ordre et le silence. Mais ensuite, une fois inscrits, ces jeunes pouvaient se sentir encore plus responsables quand, dans des réunions mensuelles dénommées un peu pompeusement « assemblées générales », ils s'entendaient rappeler leur engagement pas toujours bien rempli, prenaient connaissance de projets divers, exprimaient, s'ils l'osaient, leurs suggestions et, pour finir, élaient leurs « chefs », deux volontaires — un garçon et une fille — chargés de veiller pendant un mois au bon ordre de la bibliothèque. Et leur sens de la responsabilité pouvait se développer encore quand ils étaient sollicités pour des travaux variés, comme l'équipement des nouvelles acquisitions, la préparation de

planches pour la collection... Certes, les amateurs pour ranger les livres ne se présentaient guère, mais que de bonnes volontés pour trôner au bureau et inscrire les prêts ! Par la suite, les réunions mensuelles furent supprimées bien que le principe — je continue à le penser — en soit excellent, mais d'autres essais, d'autres tâches, nous accaparèrent, Mathilde Leriche et moi, d'autant que notre assistante, Janine Half-Harburger, quitta la bibliothèque en 1933 après son mariage et ne fut pas remplacée. L'institution des chefs me semble, elle, moins heureuse, non théoriquement, mais d'un point de vue réaliste : passionnés comme le sont souvent les jeunes, ces responsables ne risquaient-ils pas, pour bien remplir leur rôle, de négliger leurs obligations scolaires ? En revanche, les aides-bibliothécaires, y compris les jeunes de huit à onze ans, ont toujours été encouragés — des « cours » ont même été organisés pour eux — toutefois sans autre obligation de leur part que de terminer une tâche entreprise.

Mais les lecteurs ne se proposaient pas seulement comme aides-bibliothécaires ; se sentant libres, ils prenaient des initiatives qui permettaient de développer leurs dons, initiatives toujours bien accueillies quand elles pouvaient être liées aux livres. Ainsi, l'un de nos tout premiers adhérents, Pierre Belvès, le professeur de dessin et l'illustrateur bien connu, âgé alors de seize à dix-sept ans, apposa un jour de juin une affiche au tableau des informations : « *Pendant vos vacances, peignez, dessinez. A la rentrée, salon de peinture à la bibliothèque.* » Un autre jour une affiche annonça une conférence sur les Indiens Peaux-Rouges et leurs luttes contre « l'opprimeur » par un jeune garçon qu'une lecture récente avait bouleversé.

Ainsi, au cours des années, on vit se manifester à la bibliothèque des artistes, des historiens, des musiciens, des journalistes, des metteurs en scène — « Le Médecin malgré

lui » fut monté plusieurs fois, la première en 1926 ou 1927 par des adolescents ; l'une des dernières dans les années soixante, mais quelques scènes seulement, par un écolier de cours moyen. On vit même une petite conteuse de dix ans présenter une fois par semaine des « Babar » à une quinzaine de petits de trois à six ans, frères et sœurs de ses camarades de classe.

Naturellement les initiatives devaient être dosées et contrôlées pour ne pas tourner en exhibitions médiocres et en agitation gênante pour la lecture et elles ne se déroulaient pas toujours sans récriminations ni brouilles...

Donc toute une animation, comme on dit aujourd'hui, naissait des lecteurs entre les séances organisées par nous-mêmes : heures du conte, lectures à haute voix, fêtes de fin d'années et, pour les plus grands, dans les premiers temps de la bibliothèque, cercles de poésie et conférences par des personnalités diverses dont Eugène Morel qui raconta sa visite à Jules Verne pendant son service militaire à Amiens. Parfois, à l'occasion des anniversaires de l'Heure joyeuse notamment, des artistes amateurs ou professionnels offrirent généreusement leur concours : tel Alphonse Herold, maire d'Ablon, qui pour ses enfants et leurs amis s'était fait prestidigitateur au goût exquis ; tels encore les irrésistibles Comédiens-Routiers de Léon Chanceler et les chanteurs-conférenciers, Jane Sempé et Jean Bergeaud, qui racontèrent « La Vie en chansons » d'après le folklore français.

Certes, il nous paraît toujours important de présenter aux enfants des spectacles de valeur — et nous aurions bien aimé pouvoir le faire davantage — mais depuis l'ère de la télévision qui les rend plus ou moins passifs, il nous semble peut-être plus utile encore d'encourager leurs propres initiatives.

A l'Heure joyeuse toutefois, dans les débuts, alors que nous présentions régulièrement sur le dessus des rayons des livres et des planches sur un sujet défini souvent liés à l'animation, aucun de nos lecteurs ne semblait vouloir nous suivre dans cette voie, comme si aucune

matière, scolaire ou autre, ne les intéressait suffisamment... Mais peut-être fallait-il simplement leur tendre un jalon pour les y inciter... Un lycéen de treize ans pressenti prépara un travail sur Michel-Ange qui fut exposé sur une table : courte biographie rédigée par lui et suivie de la liste des ouvrages consultés, reproductions d'œuvres d'art, livres. La perche fut saisie mieux qu'on ne pouvait s'y attendre, et ce fut une succession de travaux personnels sur toutes sortes de sujets et accompagnés souvent de dessins et de maquettes : l'aviation, les ruines d'Angkor, les poupées... Et quand, après la guerre, des épis furent ajoutés à la bibliothèque et que de nombreux livres dont de belles éditions réapparurent enfin dans les librairies, ce genre d'activité prit de l'ampleur, se déroula assez souvent en collaboration avec des enseignants.

Je vois encore, pour vous citer un exemple, la jolie fille de la mercière, lycéenne de onze ans, passionnée par l'Égypte ancienne et surtout par ses belles peintures murales, qui commandait toute une équipe de garçons volontaires : « *Toi, tu t'occupes du travail en Égypte, toi de la religion, toi... et tu fais un résumé convenable, et tu notes bien les pages et les auteurs.* » Et eux, fascinés, la suivaient sans broncher, mais nous réservaient leurs jérémiades : elle était du tonnerre, cette fille, mais quand même trop autoritaire.

Pour ce genre d'activité, là encore, des concours extérieurs nous furent apportés : Madame Buvat, la relieuse de la bibliothèque, fervente spéléologue dans ses vingt ans, nous prêta des documents sur les cavernes souterraines. Madame Letouzey-Strauss présenta « La vie d'un petit Camerounais » — série de dessins exécutés par des enfants noirs — et surtout la très belle exposition « *Pouvons-nous observer la nature à Paris ?* » préparée avec ses camarades naturalistes dans l'espoir que cette démonstration amènerait la création d'un musée d'histoire naturelle pour enfants semblable à ceux des

Etats-Unis. Oeuvre généreuse, fort admirée par les nombreux visiteurs, enfants et adultes, mais restée hélas ! sans lendemain : la guerre approchait...

En général, toutefois, les expositions n'intéressaient que médiocrement nos lecteurs en dehors des exposants et de leurs amis et nous le regrettions, quand nous vînt un jour l'idée de les accompagner d'un questionnaire aussi varié et amusant que possible. Alors ce fut pour presque toutes le succès, et les deux cents feuilles ronéotypées destinées aux réponses ne suffirent pas toujours bien qu'aucune récompense, selon une bonne pédagogie, ne vînt couronner les meilleures d'entre elles.

Les travaux personnels des enfants les obligent pour la plupart à se documenter, ce qu'ils font souvent assez mal. A l'Heure joyeuse nous avons toujours jugé indispensable de leur donner une formation sous ce rapport. Quelquefois elle se faisait progressivement grâce aux tableaux explicatifs expo-



Ph. Thikomiroff « Marie-France »

« La jolie fille de la mercière » guidée par une stagiaire, Monique Carlier-Stieffatre, aujourd'hui bibliothécaire à Asnières. Septembre 1954.

sés à la bibliothèque ; le plus souvent toutefois des explications individuelles s'avéraient nécessaires. Mais, après la guerre, quand des classes entières prirent l'habitude de venir régulièrement rue Boutebrie, ce mode d'instruction se montra impraticable, et un enseignement accompagna obligatoirement les inscriptions, bref pour les moins de neuf ans, détaillé et avec exercices pour les plus grands.

Plusieurs personnes m'ont reproché mon exigence à ce sujet : avait-on idée d'expliquer la classification décimale aux enfants ! de leur apprendre à lire une fiche ! C'était les faire fuir ! Et certes, si de jeunes têtes bien organisées comprirent parfaitement l'utilité de cette initiation — certaines me témoignèrent par la suite leur gratitude à ce sujet — d'autres, plus légères, ne l'admirent que contraintes et forcées. Si c'était à refaire aujourd'hui, sans doute trouverais-je une formule plus souple pour cet enseignement — les enfants semblant d'ailleurs plus rétifs — mais sans l'abandonner, le jugeant indispensable dans l'intérêt de la bibliothèque comme des usagers.

J'ai essayé de vous donner un aperçu de la vie des lecteurs à l'Heure joyeuse. Il est temps maintenant d'aborder les réactions du monde adulte.

L'Heure joyeuse, dès le début, reçut de nombreuses visites : visites d'enseignants, de l'instituteur au professeur du Collège de France dont Paul Hazard qui l'a décrite dans son ouvrage « Les livres, les enfants et les hommes », visites de travailleurs sociaux, de moniteurs d'œuvres pour jeunes, ceux-ci le plus souvent en groupe. Visites d'auteurs et d'illustrateurs pour la jeunesse dont, parmi les premiers, Charles Vildrac, André Hellé, Jean de Brunhoff. Visites d'éditeurs tels Nathan, Calmann-Lévy, Hartmann, Paul Faucher qui, lui, avant de lancer ses fameux albums du Père Castor, travailla tout un hiver, une fois par semaine, avec un groupe de nos adhérents pour connaître leurs goûts et écouter leurs critiques. Vinrent encore

Michel Bourrelier, créateur du premier prix français de littérature enfantine et, à la fin de la guerre, les Rageot, fondateurs des Editions de l'Amitié, animés, eux, par la louable ambition d'offrir des œuvres de qualité à un prix modique aux nombreux enfants qui en manquaient.

A tous, quand ils nous en pressaient, nous apportions conseils et suggestions. Ce n'était pas difficile ; la littérature pour les jeunes comportait alors tant de lacunes ! Par exemple, pour approvisionner les débutants, il nous fallut longtemps fabriquer ce qu'on appelait des « jeux de lecture » avec des images découpées dans des livres usagés ou des catalogues de grands magasins et d'éditeurs. Et combien de fois avons-nous été gênées de ne pouvoir guère offrir, comme camarades de lecture à nos enfants d'ouvriers ou d'artisans, que des jeunes châtelains ou des petits bourgeois aisés, servis par cuisinières et femmes de chambres ! Quant aux ouvrages documentaires, à part quelques albums d'Histoire de France, ils étaient presque inexistants, mais du moins, quand de jeunes lycéens, par exemple, se passionnaient pour l'Égypte ancienne, à défaut de livres conçus pour eux, ils pouvaient admirer les reproductions des beaux volumes d'art.

Enfin, parmi les visiteurs de l'Heure joyeuse, on put compter un assez grand nombre de bibliothécaires. Avant la guerre, les bibliothécaires étaient peu nombreux puisque la lecture publique, qui devait tant grossir un jour leurs rangs, commençait à peine à se développer. C'étaient les responsables des grands établissements parisiens ou provinciaux d'étude et de conservation, des bibliothèques d'université ou d'institutions nationales comme le Muséum d'histoire naturelle et l'École de guerre. Si l'on exclut, à partir de 1925-1930, les anciennes élèves de l'École américaine, presque tous étaient des hommes, souvent chartistes.

Quelques-uns, comme Gabriel Henriot, conservateur de la bibliothèque Forney, commençaient à s'ouvrir aux idées nouvelles —

certains allaient adhérer à l'Association pour le Développement de la Lecture Publique, fondée en 1936 par Georgette et Eric de Grolier — mais la plupart ne s'en préoccupaient guère ou même leur témoignaient quelque hostilité, nous l'avons déjà dit. Or ces esprits élitistes se montraient souvent touchés en entrant à l'Heure joyeuse, et j'ai souvent pensé depuis que notre rôle de propagandistes de la lecture publique avait été plus aisé que celui de nos collègues Victorine Vérine à Soissons, Suzanne Alanou et Hélène Ducaroy à Fessart ; plus aisé, non seulement en raison de la situation de l'Heure joyeuse dans un lieu d'accès facile, mais parce que nos adhérents étaient uniquement des enfants.

Une visite me paraît caractéristique à cet égard : un après-midi, entre 4 heures 30 et 5 heures — moment de la journée où le nombre de nos lecteurs n'excédait guère six ou sept — je tapais une lettre à la machine dans notre triste vestiaire quand la petite aide de onze ans, qui veillait à ma place au bureau, vint me trouver : « *Il y a dans la salle un monsieur qui regarde partout* ». Qui vois-je ? Frantz Calot, l'éminent conservateur en chef de la Bibliothèque de l' Arsenal, l'un des plus virulents adversaires de la lecture publique — du moins le pensait-on. « *Je suis stupéfait*, me dit-il, *j'étais loin de m'imaginer ainsi une bibliothèque pour enfants*. » Et ce ne furent que compliments, entre autres sur la petite fille qui reprenait les lecteurs quand ils portaient sans ranger leur livre et leur chaise, et moi je l'écoutais radieuse, en pensant : « Hé ! hé ! notre petite Andrée va convertir le redoutable Calot ! »

Un jour de juillet 1930 — jour important dans l'histoire des bibliothèques pour enfants en France — l'Heure joyeuse reçut la visite de Charles Schmidt, inspecteur général des bibliothèques et des archives de l'Etat. Aujourd'hui l'Etat compte quatre inspecteurs ; à l'époque, Schmidt était seul. Tout de suite

il se montra séduit par l'Heure joyeuse, et j'entends encore ses paroles résonner agréablement à mes oreilles : « *Je suis absolument conquis. Comptez sur moi comme sur un ami permanent des bibliothèques pour enfants. Partout où j'irai dans mes inspections, j'inciterai maires et conservateurs à en ouvrir.* » Et il tint parole. Mais, comme chacun sait, la route est ardue entre les désirs et les réalisations, et si Charles Schmidt se révéla un ardent propagandiste, il remporta peu de succès, non auprès des conservateurs, qu'il réussissait assez facilement à convaincre et dont l'intérêt était de suivre leur inspecteur, mais auprès des maires. Partout on invoquait le manque d'argent, et les bibliothèques ouvertes à cette époque ne le furent bien souvent que grâce au désintéressement, à l'énergie, à l'ingéniosité des bibliothécaires. Et combien ne virent pas le jour malgré des efforts acharnés !

À La Rochelle pourtant, peu de difficultés. Le maire, comme le conservateur, Evelyne Page-Delaunay, ancienne élève de l'Ecole américaine, se montrèrent tout de suite favorables au projet. Une salle fut aménagée pour les enfants dans le bel hôtel ancien abritant la bibliothèque municipale et Madame Bessereau, également ancienne élève de l'Ecole américaine, fut chargée de la gérer. Je vois encore la satisfaction de Schmidt à l'inauguration en mars 1936 ; son premier succès !

À Orléans, pas beaucoup de complications non plus grâce aux efforts conjugués d'un journaliste influent, Roger Secrétain, et de la section locale du mouvement La Nouvelle Education. Mathilde Leriche, au cours de deux conférences sur les buts et l'organisation d'une bibliothèque pour enfants, acheva de convaincre les Orléanais sympathisants ; puis le maire vint à Paris visiter l'Heure joyeuse, Madame Secrétain fut nommée bibliothécaire de la future section pour enfants et Monsieur Boussard, le conservateur, n'eut plus qu'à aménager une salle dans la non moins belle bibliothèque municipale.

Mais ailleurs les créations ne furent pas si faciles, tant s'en faut ! Pas facile pour Georges Colon et Henri Vendel, jeunes char-
tistes. Pas facile pour Cécile de La Motte,
ancienne élève de l'École américaine de
bibliothécaires ; et pour tant d'autres !

A Tours, dans un coin de la bibliothèque,
aménagé sans crédits supplémentaires, Colon
conseilla plus d'une fois lui-même ses jeunes
usagers malgré ses lourdes responsabilités.

A Châlons-sur-Marne, Vendel, pour se pro-
curer un peu d'argent, organisa des bals
costumés pour enfants au théâtre municipal
et, quand la section jeunesse fut ouverte le
jeudi — alors jour de congé des écoliers —
il en chargea sa fille moyennant un peu
d'argent de poche. Or cette fille avait...
treize ans. C'était une jeune demoiselle fort
intelligente, plutôt précoce, que j'ai hébergée
chez moi une semaine pendant les vacances,
l'emmenant tous les jours à l'Heure joyeuse.
Il paraît qu'à Châlons elle ne se débrouilla
pas mal. « *Je fais tout comme vous* » nous
disait-elle. Toutefois, par la suite, elle nous
a raconté qu'elle se trouvait exploitée par
son père et tremblait de peur quand des
garçons de quinze ans entraient dans son
domaine.

A Périgueux, Cécile de La Motte, après
plusieurs tentatives — elle fit même venir
près d'elle notre remarquable stagiaire, Jac-
queline Dreyfus, pour la conseiller et dresser
un plan — tomba gravement malade et nous
quitta sans avoir vu ses efforts opiniâtres
couronnés de succès.

Entre temps une seconde bibliothèque pour
enfants — une troisième même si l'on compte
la salle aménagée pour eux dans « Fessart »
reconstruite — fut ouverte à Paris rue
Sorbier, oui..., mais aux dépens de l'Heure
joyeuse dont l'assistante ne fut pas rempla-
cée.

Mais il est impossible de vous raconter tout
au long l'histoire parfois cocasse, parfois
pathétique, souvent exaspérante des premiè-
res bibliothèques pour enfants. Permettez

toutefois à une passionnée de contes de
vous en narrer l'épisode à la fois le plus
extravagant et le plus exemplaire. Vous
connaissez Versailles, cette belle ville cossue,
une grande dame de la région parisienne.
Eh bien ! il y a une cinquantaine d'années,
l'une de ses habitantes, Madame Kont,
quand elle venait faire des courses à Paris,
laissait à l'Heure joyeuse l'un de ses enfants,
sa petite Gilberte, et la fillette s'y plaisait
tant que sa maman envisagea de faire créer
une bibliothèque semblable à Versailles et
nous en parla. De notre part, ritournelle
habituelle : il fallait voir le conservateur
de la bibliothèque municipale, le maire,
l'inspecteur primaire, constituer un comité
de sympathisants, puis suivre notre stage.
Le maire fit la sourde oreille, le conservateur
se montra intéressé mais sans pouvoir. Quant
à l'inspecteur primaire, il ricana : « *Lire !
et pourquoi ? Ce que les enfants ont de
mieux à faire en sortant de l'école, c'est de
jouer* ».

Malgré cette indifférence ou ces rebuffades
et grâce à la générosité des sympathisants
— pour la plupart professeurs de lycée ou
d'université — l'Heure joyeuse de Versailles
fut ouverte. Madame Kont, aidée par une
dame professeur tout aussi désintéressée
qu'elle, s'en occupa bénévolement pendant
des années sauf pendant la guerre où il fallut
la fermer, puis elle fut remplacée avec la
même générosité par sa fille alors titulaire
d'une licence ès-lettres, mariée et mère de
quatre enfants... l'ex-petite Gilberte, deve-
nue Madame Mantoux, que tout le monde
ici connaît au moins de nom puisqu'elle
collabore comme critique à la « Revue des
livres pour enfants » et à « Lecture-Jeunes-
se ». Entre temps la Ville de Versailles, tout
de même, avait offert pour la bibliothèque
un local un peu plus spacieux que le premier,
voté une subvention et alloué à Gilberte
Mantoux un salaire qui lui permettait de se
faire aider chez elle quelques heures par une
femme de ménage. Et puis, coup de théâtre !
Il y a environ dix ans, nous recevons une

lettre de Madame Kont alors gravement malade : « *Depuis hier l'Heure joyeuse est municipale. Voilà quarante-deux ans que je l'attends.* »

Mais il est temps de clore le chapitre des créations pour parler des stages mentionnés à leur sujet à diverses reprises.

L'Heure joyeuse a toujours reçu des stagiaires, au début surtout des élèves de l'Ecole américaine, mais quand cette institution ferma ses portes, il nous parut nécessaire, en 1930, de créer un enseignement susceptible à la fois d'intéresser les personnes attirées par les divers aspects du travail dans une bibliothèque pour enfants et celles en quête d'informations sur les techniques américaines de bibliothéconomie.

Notre enseignement comprenait des réunions de stage un après-midi par semaine — « les cours » comme les appelaient les stagiaires — et des travaux pratiques divers, en tout la valeur de vingt-et une heures par semaine pendant deux mois et demi, horaire qui put s'étaler par la suite sur deux trimestres.

Nos stagiaires, presque uniquement des femmes, furent nombreuses, de formations et d'âges variés : de futures bibliothécaires qui malheureusement abandonnèrent souvent la profession à la suite de leur mariage ou pour s'orienter vers l'enseignement ; beaucoup d'élèves assistantes sociales, envoyées par leurs directrices en vue d'une formation générale et peut-être avec l'arrière-pensée que ces jeunes filles pourraient travailler un jour dans des bibliothèques d'entreprises. Parmi nos stagiaires on put compter de jeunes étudiantes en pédagogie, venues surtout en observatrices, et des dames retraitées comme cette ex-directrice de lycée qui s'appropriait à ouvrir une bibliothèque dans son village. Avant la guerre, Madame Houël-Desticker suivit notre stage quand elle fonda les bibliothèques d'hôpitaux, et Madame Girard-Rouault lorsqu'elle mit sur pied la première bibliothèque de sanatorium.

Puis, dans l'immédiat après-guerre, quand

les cours de l'Association des Bibliothécaires Français n'existaient pas encore, ce furent des jeunes femmes chargées de créer des bibliothèques publiques dans des villes de la banlieue parisienne sans avoir la possibilité de se préparer à leur tâche par le long enseignement dispensé à l'Ecole de bibliothécaires et de documentalistes. Quelques étrangères furent également envoyées à l'Heure joyeuse pour s'approprier à ouvrir dans leurs pays des prototypes de bibliothèques pour enfants, ou simplement pour étudier nos méthodes pédagogiques.

Préparées par nos réunions hebdomadaires, ces dames et jeunes filles nous ont dans l'ensemble rendu grand service. Sans elles, plus d'une tâche courante n'aurait pu être exécutée convenablement, et plus d'un projet serait resté sans suite. En outre, les plus ouvertes d'entre elles — jeunes ou moins jeunes — m'ont beaucoup apporté par leurs critiques et leurs suggestions, quelquefois même leurs conseils pratiques, comme cette Allemande qui me fit connaître et appliquer le Filmolux utilisé depuis peu dans son pays. Je suis heureuse de rendre hommage à toutes ces collaboratrices.

On m'a quelquefois reproché mon exigence sur la durée du stage ; elle ne manquait pourtant pas de raisons. Il fallait écarter ces nuées de dilettantes prêtes à encombrer la bibliothèque sans profit pour elles ni pour personne. Il paraissait équitable, submergées de travail comme nous l'étions, d'attendre des stagiaires une compensation pour le temps passé avec elles et pour les erreurs qu'elles pouvaient commettre, et elles le comprenaient en général fort bien. Mais, surtout, il était indispensable de montrer que le travail dans une bibliothèque est un métier, et un métier particulièrement chargé de responsabilités quand les usagers sont des enfants. Tout le monde en convient aujourd'hui, mais ne l'admettait pas toujours aisément jusqu'à ces vingt-cinq dernières années. En voici trois exemples :

Un jour, dans les débuts de l'Heure joyeuse, la directrice d'un lycée parisien, bénéficiaire d'un don en vue d'une création de bibliothèque dans son établissement, vint s'informer auprès de nous dans cette intention. Au bout d'une demi-heure, elle avait tout vu, tout compris, et comme nous lui suggérions d'envoyer en stage la future bibliothécaire, elle écarquilla les yeux : *« En stage ! et pourquoi faire ? Je mettrai une licenciée ; elle se débrouillera très bien. »*

Des années plus tard, quand après la guerre l'inspectrice générale Odette Brunshwig chercha à développer les bibliothèques de lycée, elle engagea vivement leurs responsables — des adjointes d'enseignement — à suivre notre stage mais si certaines d'entre elles s'y astreignirent — comme Georgette Lacoste pour les lycées de Sceaux et Raymond Dalimier pour La Fontaine, d'autres crurent pouvoir s'en passer, ce qui nous donna, entre autres, l'occasion d'entendre une remarque assez piquante d'un de nos lecteurs âgé d'environ treize-quatorze ans. Il copiait, quand nous l'aperçûmes, notre tableau explicatif de la classification décimale. *« Eh bien ! lui dis-je, il y a un moment qu'on ne vous a vu. — Oui, c'est parce qu'on vient d'ouvrir une bibliothèque au lycée. — Et c'est pour cette bibliothèque que vous copiez nos tableaux explicatifs ? — Oui, parce que, entre nous, la bibliothécaire n'y connaît rien, mais rien ! Alors, la pauvre fille, faut bien que je l'aide. »*

Hélas ! même des bibliothécaires avertis, remarquables par ailleurs, faisaient encore il y a vingt-cinq ans des réflexions surprenantes quand il s'agissait de la lecture des jeunes, comme cette collègue qui, au cours d'explications à des élèves-bibliothécaires sur le choix des livres et ses problèmes dans les bibliothèques pour adultes, déclara en réponse à une auditrice, avec un charmant sourire, qu'il était, mais voyons *« facile dans les bibliothèques pour enfants »*.

Vous tous qui suivez ici les conférences et

les travaux de la Joie par les livres, empreints souvent de beaucoup d'érudition, vous devez trouver bien modeste mon exigence d'alors. Heureusement, certains la comprirent et l'apprécièrent, dont Julien Cain, directeur des bibliothèques de France et administrateur général de la Bibliothèque nationale. Quand il créa le Certificat d'Aptitude aux Fonctions de Bibliothécaire, il me chargea, en effet, de l'option « Bibliothèques pour enfants et adolescents ». Il avait toujours témoigné de la sympathie à l'Heure joyeuse. Ce jour-là il reconnaissait officiellement les efforts qui y avaient été accomplis pendant un quart de siècle en vue de la formation professionnelle. C'était en 1954.

Cette année-là et celles qui l'entourèrent marquèrent un tournant, vous le savez, dans l'histoire des bibliothèques en France. La lecture publique allait se développer à une cadence qui apparaît vertigineuse à ceux de ma génération encore vivants : création de l'École Nationale Supérieure de Bibliothécaires, multiplication des bibliobus, constructions dans tous le pays de bibliothèques fonctionnelles, souvent liées à d'autres médias, ou leur aménagement dans de beaux édifices anciens... Et dans ce vaste mouvement les enfants trouveraient partout leur place. Grâce à la générosité d'Anne Gruner-Schlumberger — et non encore d'ailleurs sans aléas — n'allait-on pas voir enfin s'édifier pour eux à Clamart la Joie par les livres, le modèle tant attendu avec ses salles de lecture et de prêt, sa salle d'heure du conte, son atelier pour les activités annexes ? Oui, les années cinquante marquèrent bien un tournant. Elles virent la fin des « temps héroïques », selon l'expression de Renée Lemaître, auteur et instigatrice comme son père d'écrits sur cette époque. Certes, il reste encore beaucoup à faire, mais, aujourd'hui, Eugène Morel et Ernest Coyecque, qui ne réussirent pas à se faire entendre des plus hautes autorités de l'administration et de la politique, seraient compris par les plus modestes maires de petits bourgs. ■